



ENJEUX SCIENCES

QUEL FUTUR POUR NOTRE ALIMENTATION ?

PIERRE FEILLET

éditions
Quæ

QUEL FUTUR POUR
NOTRE
ALIMENTATION ?

QUEL FUTUR POUR
NOTRE
ALIMENTATION ?

PIERRE FEILLET

Couverture : © aboikis - fotolia.com

Éditions Quæ
RD 10
78026 Versailles Cedex

© Éditions Quæ, 2014
eISBN : 978-2-7592-2154-7

Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation des éditeurs ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Sommaire

Introduction	5
À quelles évolutions de la planète faut-il faire face ?	9
La population s'accroît, vieillit et s'urbanise	10
L'explosion des classes moyennes modifie la demande alimentaire.....	17
La terre se réchauffe	20
L'impact négatif des pratiques agricoles sur l'environnement doit diminuer.....	26
Les ressources en terres cultivables, en eau, en phosphates et en énergie sont limitées	34
Comment promouvoir des agricultures durablement productives ?	47
Produire plus et durablement	49
Utiliser des organismes génétiquement modifiés.....	69
Diminuer les pertes après récolte.....	83
Maîtriser la spéculation sur l'alimentation	88
Des usines remplaceront-elles la Terre nourricière ?	95
Les chimistes fabriquent des molécules alimentaires	97
Les biotechnologies ouvrent de nouveaux horizons aux industriels	107
Les insectes seront peut-être une nouvelle source de protéines alimentaires.....	119
Mangerons-nous autrement ?	129
La qualité sanitaire des aliments s'améliore, surtout dans les villes	130
Les aliments agissent plus activement et plus précisément sur notre santé.....	139
Les pratiques de consommation évoluent	151
Innover pour nourrir les hommes	159
Pour en savoir plus	165

Introduction

Le monde change. Radicalement et rapidement. De grandes mutations culturelles, sociales et économiques sont en cours. En est pour partie responsable l'évolution des sciences et des techniques : connaissance et maîtrise des mécanismes qui régissent le fonctionnement des êtres vivants, manipulation de la matière au niveau des atomes, nouvelles technologies d'information et de communication, meilleure compréhension du fonctionnement des sociétés. Dotés de pouvoirs inédits, les hommes sont devenus acteurs (parfois involontaires) et spectateurs de ruptures dans leur manière de penser, de faire et de vivre.

Les biologistes déchiffrent molécule après molécule la complexité du monde vivant, donnant au corps médical les moyens de mieux soigner les hommes et aux biotechnologues — industriels de l'alimentation, de la chimie, de l'énergie et de l'environnement — l'accès à des outils dérivés de ceux utilisés par les usines cellulaires. L'exploitation de nouvelles « fonctions vitales » créées en reprogrammant les gènes et en modifiant les protéines à l'œuvre dans les cellules ouvre la voie à des territoires dont les frontières sont régulièrement repoussées.

Avec les nanotechnologies, il est possible de modifier la matière aux échelles atomiques et moléculaires, dans la gamme des 1 à 100 nanomètres (milliardième de mètre) pour créer et utiliser des matériaux, des outils et des systèmes possédant des propriétés et des fonctions inédites. Les activités manufacturières, notamment celle des matériaux, commencent à en voir les retombées. La médecine également, avec la mise au point de médicaments agissant très précisément et uniquement sur les cellules malades. Demain, ce seront les modes de conception de nos aliments et de leurs emballages qui s'en trouveront modifiés.

Les nouvelles technologies d'information et de communication ouvrent l'accès à des bibliothèques inépuisables de savoirs, bouleversent l'organisation du travail et la vie des familles, brassent les cultures, permettent et accompagnent la mondialisation

du commerce des biens et des services. Les hommes sont à la fois plus solidaires et plus solitaires : les relations personnelles s'estompent au profit d'amis dont on ne sait ni qui ils sont, ni où ils sont, l'accès aux produits industriels et agricoles est plus diversifié (on vit à l'heure de la mondialisation) et plus homogène (les pratiques alimentaires tendent à s'uniformiser entre les continents et les pays).

Les peuples ne restent pas insensibles à ces changements. La science, longtemps placée sur un piédestal par des citoyens admiratifs des découvertes des savants, est l'objet de contestations. Nombreux sont ceux qui pensent que l'avancée des savoirs remet en cause le fonctionnement des sociétés de manière irréversible et qui craignent que les nouvelles technologies et les produits qu'elles génèrent — pas seulement les robots humanoïdes que décrivent les romans de science fiction —, échappant aux hommes qui les conçoivent, ne soient en train de prendre le pouvoir. Ils prêtent de ce fait une oreille attentive à ceux dont les affirmations confortent leur vision d'un monde qui devrait davantage respecter le fragile équilibre de la nature et se méfier de ce qui se trame dans les laboratoires.

Les modes de production, de fabrication et de distribution des aliments n'échappent pas à ces mutations. Il faut en effet répondre aux bouleversements démographiques qui sont à l'œuvre dans le monde, caractérisés par un accroissement, une urbanisation, un vieillissement et un enrichissement des populations. Différentes voies sont ouvertes pour disposer de davantage de nourriture pour nourrir les hommes en 2050. Bien sûr, les professionnels — agriculteurs et industriels — doivent améliorer leurs pratiques actuelles en les rendant plus « durables ». Mais est-ce suffisant ? Ne faudra-t-il pas faire appel à des sources non conventionnelles de nutriments comme des microorganismes, des algues ou des insectes ? Ces ruptures ne touchent pas seulement les pratiques des professionnels. Elles pourraient également bouleverser la vie des familles et nos habitudes de consommation : manière de faire les courses, rythme et composition des repas, façon de les préparer, importance accordée au plaisir et à la convivialité autour d'un plat.

Le système alimentaire — celui qui assure notre pain quotidien de la fourche à la fourchette — ne se limite plus à une succession d'opérations « de proximité » laissant les agriculteurs, les éleveurs, les artisans, les industriels et les commerçants exercer leur métier sans se soucier de leurs partenaires, ni même les connaître. Il est infiniment plus complexe qu'autrefois. En 2013, les opérateurs du système alimentaire, y compris les consommateurs, dépendent étroitement les uns des autres. Les interactions qui se sont progressivement mises en place, presque naturellement, résultent de deux phénomènes : la complexité croissante et le contenu technique accru des moyens de production et l'internationalisation des échanges (les hommes consomment de moins en moins les produits de leur agriculture locale ou régionale).

Ce système est à fois plus efficace et plus fragile. Plus efficace, car la solidarité *de fait* qui lie dorénavant tous les professionnels accroît les possibilités d'optimisation et d'autocontrôle. Plus fragile, car une rupture sanitaire ou d'approvisionnement, voire une fraude, au sein de l'un de ses maillons se répercute jusque dans nos assiettes et se traduit par une dégradation de la confiance placée par les consommateurs dans leur alimentation. La crise des lasagnes au cheval de février 2013 en est le plus récent des exemples.

Le système alimentaire est ainsi davantage lié à son « environnement » politique, social, industriel, technique et scientifique. Les questions qui préoccupent les consommateurs-citoyens ne peuvent laisser muets ou passifs les professionnels et les pouvoirs publics : sécurité sanitaire, risque zéro, principe de précaution, préservation de l'avenir et développement durable, éthique des conditions d'élevage sont autant de paramètres dont il faut tenir compte. Les consommateurs ne sont plus disposés à laisser aux professionnels le soin de décider seuls de leurs pratiques et pèsent dorénavant sur ces dernières : pas question d'accepter les yeux fermés que soient utilisées des semences génétiquement modifiées (les OGM), pressions multiples pour interdire les engrais ou les produits phytosanitaires de synthèse, dénigrement des méthodes d'analyse utilisées par les toxicologues en remettant en cause les travaux scientifiques des soixante dernières années. Toutes questions qui s'effaçaient autrefois devant la seule qui



préoccupait les hommes, celle de savoir s'ils pourraient nourrir leur famille le lendemain.

C'est dans ce contexte où une vision réductrice se limitant à identifier dans l'alimentation une fonction biologique (nous nourrir) et hédonique (nous faire plaisir) n'est plus recevable, alors que ses composantes culturelles, sociales, économiques et environnementales pèsent autant dans les choix des consommateurs que la nécessité de nourrir durablement l'humanité, elle-même en pleine mutation.



À QUELLES ÉVOLUTIONS DE LA PLANÈTE FAUT-IL FAIRE FACE ?

Ce n'est pas la première fois de leur histoire que les hommes rencontrent des difficultés à assurer leurs besoins en calories et en nutriments. Les grandes famines qui ont marqué le dernier millénaire nous le rappellent. En France, celles des années 1314-1315 et 1692-1694 sont les plus notoires. Aux cours de la première moitié du xv^e siècle, elles font chuter la population française de 20 à 10 millions d'habitants ! Plus près de nous, les « grandes famines » tuent un million d'Irlandais autour des années 1850, 6 millions d'Ukrainiens vers 1930 et 20 à 30 millions de Chinois lors du « Grand Bond en avant » entre 1959 et 1961. La sécheresse, les guerres et les épidémies en sont responsables. La faible technicité de l'agriculture et de mauvaises décisions politiques également.

En ce début du xxi^e siècle, la situation alimentaire n'est guère plus brillante, même si on meurt moins de faim qu'autrefois grâce à la solidarité internationale : sur les 7 milliards d'humains qui peuplent la planète, près de 900 millions sont malnutris. Ce nombre est en légère baisse depuis quelques années : 870 millions en 2011 selon la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture), sans compter les hommes dont l'alimentation présente des carences en vitamines ou minéraux. Tandis que 1,5 milliard d'adultes de plus de 20 ans est en surpoids ! Les populations, tout particulièrement les paysans, qui vivent sur des terres arides ou en cours de dégradation sont les plus touchées.

L'avenir s'annonce-t-il plus radieux ? Ce n'est pas sûr. Les évolutions techniques (semences plus performantes, usage d'engrais et de produits phytosanitaires de synthèse, tracteurs et autres machines agricoles), sociales (formation des agriculteurs) et politiques (en Europe, la politique agricole commune) qui ont transformé le système alimentaire depuis les années 1950 ont abouti à des résultats particulièrement remarquables en terme

de productivité dans les grands pays agricoles où elles se sont produites. Il ne sera donc pas facile de faire beaucoup mieux et les défis des trente ou quarante prochaines années risquent d’être aussi difficiles — sinon plus — à relever que ceux auxquels les générations passées ont été confrontées. En matière d’alimentation, la décroissance n’est en effet pas possible car il faudra produire toujours plus pour suivre la croissance de la démographie.

Les solutions seront d’autant plus difficiles à trouver que des contraintes considérables s’exercent sur le système alimentaire et exigent de sa part une profonde évolution : accroissement, vieillissement et urbanisation de la population, élévation moyenne du niveau de vie (les hommes consomment davantage de viande et exigent des produits de meilleure qualité), changement climatique, nécessité de réduire les impacts négatifs de l’agriculture sur l’environnement, limitation des surfaces agricoles ainsi que des ressources en eau et en énergie.

LA POPULATION S’ACCROÎT, VIEILLIT ET S’URBANISE

Entre l’Antiquité et le Moyen Âge, le nombre d’humains croît lentement. Il reste sensiblement constant entre le XIII^e et le XV^e siècle, avant d’amorcer une croissance significative jusqu’à la fin du XVII^e siècle et enfin d’exploser au cours des deux cents dernières années.

Évolution depuis l’Antiquité et prévision de croissance de la population mondiale (en millions d’habitants).

Année	Population	Année	Population	Année	Population
- 400	152	1700	682	2000	6 086
0	250	1800	968	2010	6 843
500	205	1900	1 613	2020	7 578
1000	257	1950	2 519	2030	8 199
1300	429	1970	3 697	2040	8 701
1400	374	1980	4 442	2050	9 076
1500	458	1990	5 280		

Il devrait poursuivre inexorablement cette expansion pendant encore une quarantaine d’année, puis croître plus lentement

jusqu'à la fin du siècle pour atteindre 11 milliards d'habitants en 2100 (les valeurs extrêmes retenues par les experts de l'ONU varient du simple au double selon les scénarios de fécondité et de mortalité retenus !). C'est du moins ce que les démographes nous enseignent.

Thomas Malthus (1766-1834) se demandait si la Terre pourrait nourrir ses enfants. Plus récemment, l'écologiste René Dumont et le Club de Rome se sont posé cette même question, toujours d'actualité.

L'économiste anglais Thomas Malthus est le premier à s'inquiéter de l'augmentation des humains sur la Terre et à pousser un cri d'alarme. Affirmant que la population s'accroît naturellement de façon géométrique (c'est-à-dire en doublant entre des intervalles de temps constants), plus vite que les ressources qui augmentent, elles, de façon arithmétique (leur accroissement est linéaire en fonction du temps), il préconise de limiter les naissances sous peine de ne plus pouvoir nourrir les hommes. Pour lui, « un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut le nourrir, ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui ». Malthus estime qu'il existe un point de rupture au-delà duquel un homme de plus sur la Terre produit moins de nourriture que celle nécessaire à sa survie. Il s'ensuit un déséquilibre structurel qui conduit inexorablement à la famine.

L'évolution de la population et des ressources alimentaires au cours des XIX^e et XX^e siècles montre que les prévisions de Malthus étaient erronées. Trois phénomènes ont contribué à les déjouer : l'immigration européenne vers l'Amérique et l'Australie, terres alors très peu peuplées ; la mise en valeur de ces nouveaux « continents » avec la sédentarisation des arrivants et le remplacement d'une économie de chasse et de cueillette par une agriculture dotée de suffisamment de capitaux pour se développer ; une augmentation remarquable de la productivité des terres et des hommes grâce à l'amélioration des techniques de production (par son travail, en Europe, un agriculteur nourrissait quatre à six personnes au début des années 1800, il peut en nourrir une centaine en 2000).



À l'issue de la deuxième guerre mondiale, la crainte fait place à l'espoir. En s'appropriant les progrès de la science, les agriculteurs devraient répondre à l'accroissement de la population. Et pourtant, en 1966, le professeur René Dumont, candidat des écologistes à l'élection présidentielle de 1974, pousse un nouveau cri d'alarme et prédit que « nous allons tous à la famine ». Il ne s'agit pas d'une simple menace. La famine est inscrite dans les chiffres : depuis 1958, la production alimentaire augmente moins vite que la population dans les pays du Tiers Monde. C'est un désastre planétaire qui s'annonce à l'horizon 1980 : le monde est menacé d'une catastrophe sans précédent dans son histoire. Seules solutions : tripler la production agricole au cours des quatre prochaines décennies et maîtriser l'expansion démographique. C'est dire, conclut René Dumont, que la jeune génération des années 1960 devra surmonter des difficultés sans précédent. Elle doit se mobiliser contre la misère et la faim et bâtir une solidarité mondiale active et efficiente. Alors, et alors seulement, on pourra surmonter l'effroyable cataclysme qui nous menace tous. Sur la base d'un rapport de 1972 — commandé au Massachusetts Institute of Technology —, le Club de Rome souligne lui aussi que le système planétaire va s'effondrer sous la pression de la croissance démographique et industrielle. L'expansion démographique est à nouveau présentée comme un risque majeur pour l'humanité. Seule solution : stabiliser la population mondiale.

Au cours des années 1960, il n'est donc question que de « bombe démographique » et de « surpopulation ». Rien ne semble devoir arrêter une démographie galopante. Et de fait, la population mondiale a été multipliée par 7 en deux siècles, passant de un à sept milliards entre 1800 et 2010. En 2013, l'humanité sait à peu près où elle va et l'interrogation n'est plus de savoir combien d'hommes peupleront la terre en 2050 — le chiffre le plus souvent retenu est 9 milliards même si des démographes estiment que ces prévisions n'ont pas grand sens car on ne sait pas comment évolueront les taux de natalité dans les pays émergents et en voie de développement — mais comment le système alimentaire peut se préparer à cette évolution. Ce changement de perspectives s'explique par une fécondité qui est passée en cinquante ans de 5,0 à 2,7 enfants par femme. Cette régulation

dont le principal facteur est l'éducation est la bienvenue quand le nombre de bouches à nourrir dans le monde s'est accru d'environ 1,7 million chaque semaine entre 2000 et 2005 !

Ce seront entre 9,0 et 9,5 milliards d'humains qu'il faudra nourrir en 2050, vivant pour la plupart dans les pays actuellement en développement. L'Afrique sera la plus touchée par ce boum démographique.

L'essentiel de l'accroissement des populations, sinon la quasi-totalité, se produira en Asie et en Afrique. En 2050, la première devrait compter plus de 5,2 milliards d'habitants et la seconde près de 1,8 milliards (contre respectivement 3,6 et 0,8 milliards en 2000). Pour ces seuls deux continents, le nombre de nouveaux humains sera donc égal à la population vivant sur la Terre en 1950.

Évolution de la population mondiale entre les années 0 et 2050 (prévision) sur les cinq continents (millions d'habitants).

Année	0	500	1000	1500	1950	2000	2050
Océanie	1	1	1	3	12	30	46
Europe	43	41	43	84	547	781	628
Amérique	12	15	18	42	338	819	1 201
Afrique	25	32	40	86	224	800	1 766
Asie	169	120	155	253	1 402	3 631	5 268
Total	250	209	257	458	2 523	6 061	8 909

L'Afrique est le continent qui rencontrera les plus grandes difficultés à satisfaire les besoins de ses populations. Comme sa fécondité y est encore très élevée — contrairement aux autres continents, elle n'a que peu diminué —, sa population continue à augmenter de 2,5 % par an, deux fois plus vite que les autres pays en développement (elle a été multipliée par sept au cours du siècle dernier). Et cette tendance n'est pas prête de s'arrêter. Elle abritera le cinquième de la population mondiale en 2050 et probablement le tiers en 2100 (aujourd'hui, un homme sur sept est africain). Ce phénomène est particulièrement visible en Afrique subsaharienne où on dénombre cinq enfants par femme. Cette natalité élevée résulte de l'absence d'une politique de réduction des naissances de la part des gouvernements, tant pour des raisons culturelles qu'idéologiques. La conséquence



est que les deux tiers de la population ont moins de 25 ans. La situation devient dramatique dans certains pays. Au Niger, par exemple, où 15 % seulement des terres sont cultivables, le nombre d'habitants devrait passer de 10 à 50 millions d'ici 2050. Et que dire du Nigéria qui sera le troisième pays le plus peuplé du monde avec 390 millions d'habitants en 2050 (150 millions en 2012). Dans de nombreux pays africains, un kilomètre carré de terres agricoles devra nourrir entre 400 et 800 habitants, deux à quatre fois plus qu'en France en 2012.

À l'horizon 2100, les analystes des Nations unies estiment que la population mondiale devrait se stabiliser autour de 10 milliards d'habitants avec un taux de croissance voisin de zéro. En fait, personne ne sait vraiment combien d'hommes vivront sur la Terre au tournant du siècle.

Ce qui est certain, par contre, c'est que les hommes vivront de plus en plus longtemps alors que l'espérance de vie a déjà gagné 20 ans au cours des cinquante dernières années, passant de 46 à 66 ans. Le vieillissement progresse dans toutes les régions du monde, notamment la tranche des 80 ans et plus. Pour l'OMS (Organisation mondiale pour la santé), la population mondiale âgée de 60 ans et plus, qui a doublé entre 1980 et 2010, devrait atteindre deux milliards d'ici 2050. Le nombre de personnes actives rapporté à celui des personnes âgées de plus de 65 ans passera de neuf à quatre tandis que l'âge médian de la population mondiale évoluera de 26 à 36 ans. Les plus de 65 ans représenteront alors un sixième de la population. Ils seront plus nombreux que les enfants de moins de 5 ans ! Ce mouvement est unique dans l'histoire de l'humanité et sans doute irréversible : dans l'avenir, la Terre abritera plus de personnes âgées que de jeunes avec pour conséquence un déclin inéluctable de la proportion d'agriculteurs en charge de nourrir le monde. Il faudra que les machines démultiplient le travail des hommes.

Le vieillissement de la population mondiale, qui gagne progressivement les pays pauvres après avoir touché les pays développés, sera donc l'un des grands bouleversements sociaux du XXI^e siècle. Il s'accompagnera de défis sanitaires inédits et modifiera la donne alimentaire. En premier lieu parce que chaque agriculteur devra

nourrir davantage de bouches. Mais également du fait que les besoins physiologiques des personnes âgées ne sont pas ceux des jeunes de 20 ans : les besoins en nutriments et en calories sont différents, l'appétence pour les aliments n'est plus la même, les aptitudes masticatoires ont baissé. Heureusement, on peut espérer — ainsi qu'on l'observe dans les pays développés — que les hommes vieilliront tout en restant en bonne santé et que les personnes âgées resteront jeunes de plus en plus longtemps !

Troisième événement démographique, et pas le moindre, l'urbanisation est un phénomène mondial, irréversible et de très grande ampleur, dont les conséquences sur l'organisation des sociétés en général, et du système alimentaire en particulier, sont considérables.

Les villes sont filles de l'agriculture. N'ayant plus besoin de chercher leur nourriture sur de nouvelles terres, les chasseurs-cueilleurs se sédentarisent. Des villages se construisent avant de devenir de gros bourgs puis des villes, toujours à proximité de ressources suffisantes en eau douce. C'était il y a six mille ans avant J.-C. en Mésopotamie (et également en Chine). Les agriculteurs produisent suffisamment d'aliments pour nourrir les prêtres, les soldats, les artisans et les commerçants. La vie s'organise autour de ces nouveaux centres de production, les échanges entre les cités se font plus nombreux, les hommes apprennent à conserver et à transporter la nourriture. Ce qui permet d'assurer l'alimentation de villes de plus en plus peuplées. Et conduit à l'émergence de l'industrie alimentaire dont le métier est de rendre accessibles toute l'année les produits de l'agriculture — produits végétaux et animaux — aux citadins.

De grands centres urbains voient le jour dans le monde, mais les populations rurales chargées de nourrir leurs habitants restent les plus nombreuses jusqu'à récemment : 10 % seulement des hommes vivent dans des villes en 1700. Tous continents confondus, la parité entre les habitants des villes et des campagnes n'est atteinte qu'en 2010 (en 1950 pour les seuls pays développés). Cette migration des villages vers les grandes villes ne fait que commencer.

Selon les Nations unies, la proportion de la population mondiale vivant dans des villes sera de 60 % en 2030 et de 70 % en 2050.

Dès 2015, on comptera une vingtaine d'agglomérations de plus de 10 millions d'habitants, Tokyo avec ses 36 millions d'habitants étant la première d'entre elles. Elles seront plus de trente en 2050.

Population urbaine et taux d'urbanisation par grandes régions du monde.

	1950	1975	2003	2030
Population urbaine (en milliards)				
Monde	0,73	1,52	3,04	4,94
Pays développés	0,43	0,70	0,90	1,01
Pays en développement	0,31	0,81	2,15	3,93
Taux d'urbanisation (%)				
Monde	29,1	37,3	48,3	60,8
Pays développés	52,5	67,2	74,5	81,7
Pays en développement	17,9	26,9	42,1	57,1

Les mouvements de population des zones rurales vers les villes toucheront principalement les pays émergents où la densité démographique est la plus élevée. Ce sera donc en Asie et en Afrique que les bouleversements seront les plus importants alors que, dans les pays développés et en Amérique latine, la part des populations vivant dans les villes évoluera moins, passant de 75 % à 85 %. Les campagnes se désertifient : en 2050, il est probable que 80 % des Indonésiens, 75 % des Chinois et 50 % des Indiens seront urbanisés. En 1960, Johannesburg était la seule ville d'Afrique à dépasser le million d'habitants ; elles sont une quarantaine aujourd'hui. La plus grande d'entre elles, Lagos (Nigéria), a dépassé les 10 millions d'habitants. Cette urbanisation massive a deux causes : l'exode rural et la transformation des villages en villes.

Évolution entre 1950 et 2030 du pourcentage de la population vivant en zones urbaines par continent.

	1950	2007	2030
Amérique du Nord	64	81	87 (352)*
Amérique latine et Caraïbes	42	78	85 (606)
Europe	51	74	80 (565)
Océanie	61	73	75 (32)
Afrique	15	41	54 (820)
Asie	15	41	55 (2 712)

* Effectifs en millions d'habitants.